

34 44

Cahiers de recherche de S.T.D.

Université Paris 7

CRISE DES AVANT-GARDES

numéro 8 automne 1981

Que va devenir le temps?

Jean Schneider

Observatoire de Paris

C'est sur le paradoxe impliqué par ce titre que je voudrais m'expliquer. Paradoxe en effet puisque le devenir semble-t-il présuppose le temps, ce dernier ne pouvant par conséquent pas le subir.

Il y a principalement deux catégories de chercheurs qui se considèrent comme spécialistes des aspects fondamentaux du temps, les scientifiques et les métaphysiciens. Les sciences exactes ont du temps une vue très réductrice n'y voyant en fin de compte qu'un calendrier, qu'une chronologie. La métaphysique n'a pas esquivé, elle, cet aspect du temps qui est à la racine semble-t-il de la condition humaine: le surgissement, l'incessant renouvellement du temps, son caractère transitionnel. Les chercheurs des différentes disciplines rateraient quelque chose s'ils esquaivaient ces niveaux profonds du temps. Cela peut avoir une certaine utilité de connaître des détails techniques sur le temps, comme telle subtilité sur le second principe de la thermodynamique ou bien sur les temps grammaticaux de telle langue, car il faut toujours s'appuyer sur une érudition, mais les détails n'ont aucun intérêt en eux-mêmes, car il y a des tâches sociales plus urgentes. Si nous ne nous décidons pas à aborder les vraies questions du temps, nous risquons de croupir pendant encore

quelques milliers d'années dans la technologie et la technocratie. Il conviendrait donc d'en venir aux questions authentiques non pas dans un esprit d'érudition mais d'approfondissement de ce par où et par quoi nous sommes impliqués dans le temps. Il est utile dans cette perspective de faire preuve d'une certaine naïveté, d'une certaine fraîcheur qui sont plus source d'invention que le savoir. N'hésitons pas à riquer des esquisses imparfaites dans la mesure où on ne peut comprendre quelque chose qu'à condition de renoncer à tout comprendre. Quant aux éruditions respectives des différents champs, elles devraient plutôt être confrontées que juxtaposées¹.

Mais le temps, s'il est une catégorie fondamentale de l'ordre psychique, est aussi une catégorie fondamentales de l'ordre matériel (physique et biologique); c'est aussi pourquoi les sciences de la nature sont partie prenante de cette question.

Cette dualité, cette double face psychique et matérielle, le temps est (sans doute avec l'espace) la seule catégorie fondamentales à la posséder. A ce propos, les philosophes disent parfois que ce dont ils parlent sous le nom de temps (et d'espace) n'est pas du tout le temps (et l'espace) du physicien; certes, et pourtant le temps philosophique et le temps physique viennent s'articuler quelque part.; les philosophes ne peuvent pas faire comme s'il n'y avait pas une certaine matérialité du temps. Grâce à et au-delà de cette dualité, le temps est un creuset où viennent se fondre, en un alliage peut-être encore à venir (et c'est pourquoi le champ des disciplines n'est au moins pour le moment pas désignable), non seulement les rapports entre l'ordre psychique et l'ordre matériel, le soi-disant homme et la soi-disant nature, mais aussi d'autres questions comme le langage et l'histoire.

J'ai dit auparavant que l'intérêt pour ce qui touche le temps avait, en un double sens, quelque chose de vital. Or ces questions, cette tonalité dans les questions ne peuvent pas s'aborder de façon seulement théorique, académique, mais surtout par une certaine pratique. Autrement dit, parvenir à la simple compréhension du temps n'est pas suffisant. Dans la recherche de l'amélioration, du déploiement de sa condition, qui jusqu'ici a principalement passé par le progrès technique, il est plus intéressant pour l'homme, davantage dans le sens de son épanouissement, de mettre la recherche sur le

¹ Quelques lieux de rencontre entre disciplines sur le temps existent déjà: Interdisciplinary Perspectives of Time (New York 1966), Entretiens sur le Temps (Cerisy la Salle 1964), The International Society for the Study of Time, mais ces lieux sont soit épisodiques, soit de simples juxtapositions.

temps au service de cet épanouissement que d'en faire l'objet d'une simple connaissance. Bien entendu l'obscurité de la notion de condition humaine reste ici entière. Je voudrais illustrer cette vue par ce qui constitue pour moi une démarche exemplaire. La voici: les philosophes s'étaient toujours intéressés à la nature de l'esprit, mais ce de façon purement spéculative, lorsque Freud, qui avait le même intérêt, vint inaugurer une pratique, vint pratiquer la question au lieu de spéculer sur elle. Cette méthode a complètement bouleversé les conceptions de l'esprit. C'est une démarche analogue, c'est-à-dire dans le sens d'un abandon de la spéculation pure qui, je pense, devrait être entreprise pour le temps. De cette mise en avant de la pratique il résulte que nous comprendrons probablement mieux le temps psychique si nous le voyons comme un effet: un effet et non fabrication car il ne s'agit pas de faire du temps un objet maîtrisable (ni métrisable) au point de le figer, détruisant ainsi la vie.

Que ce temps-la puisse être un effet, c'est ce que montre l'analyse du caractère transitionnel du temps: le temps comme transition est l'effet de l'égalisation entre un instant comme marque chronologique et ce même instant (transitionnel) comme rapport de succession (entre lui-même et le suivant).

Le temps, ai-je dit, a deux versants: d'une part il est l'ordre de succession des événements, autrement dit la chronologie; c'est exactement le temps des physiciens, la quatrième dimension de l'espace-temps, c'est aussi le temps de la chronologie historique (qui n'est pas le temps plus torsadé de l'histoire) de la géologie, de toutes les disciplines où le temps est la série linéaire des marques d'un calendrier.

L'autre aspect, paradoxal, du temps, son caractère transitionnel, la temporalité est, il faut le souligner aux physiciens, bien au-delà de l'irréversibilité du temps, c'est-à-dire l'asymétrie passé-futur exprimée par le second principe de la thermodynamique, qui reste dans la pure chronologie. Il est insaisissable par la ligne temporelle du physicien, ce qui ne veut pas dire qu'il est ineffable puisqu'il est marqué quelque part, à savoir justement dans le langage (il n'y a donc pas de raison d'en rester à une sidération à la Saint-Augustin selon qui plus il réfléchissait sur le temps, plus celui-ci lui paraissait mystérieux). C'est naturellement ce deuxième aspect qui fait le ressort profond de l'intérêt pour le temps et qui, si l'on veut éviter d'en rester à la pensée spéculative, doit s'aborder par les pratiques humaines. Ces pratiques, quelles peuvent-elles être? Il y a à cet égard deux extrêmes:

- d'une part la métaphysique, surtout contemporaine, offre les textes les plus vertigineux sur le temps non chronologique, le passage du temps, mais ce ne sont là que des textes, de la pensée pure
- d'autre part il y a bien un champ qui donne lieu à bien des pratiques, celui des sciences empiriques, exactes ou pas, la pratique étant en l'occurrence la technique qui produit la civilisation technologique que l'on sait. Mais les sciences ne disent rien, absolument rien sur la temporalité. On pourrait d'ailleurs se demander s'il n'y a pas là une relation de cause à effet, c'est-à-dire si le ressort de la technocratie ne repose pas *en dernière analyse* sur la méconnaissance de tout ce qui est lié aux aspects qualitatifs du temps: c'est en fait une question politique dans la mesure où une réponse affirmative, qui ne va pas de soi, impliquerait que la fin d'un certain impérialisme des sciences (ignorant la temporalité) amènerait la fin de la technocratie. Je viens d'affirmer que ce qui est de l'ordre du renouvellement incessant du présent est totalement ignoré de la science. Les physiciens ne le savent généralement pas, plus ignorants en cela de leur propre discipline que les philosophes (ainsi par exemple: « le temps *s'écoule* différemment dans différents référentiels » Landau et Lifchitz, *Théorie des Champs*). En effet, ni les manipulations de laboratoire ni leur mise en équation ne contiennent quoi que ce soit qui pourrait correspondre à quelque chose comme « le temps passe » ou bien « le présent se renouvelle sans cesse ». Nous n'avons accès à la temporalité que par un instrument particulier, cette pratique sociale que constitue le langage: « l'homme ne dispose d'aucun autre moyen de vivre le présent, de le faire actuel que de le réaliser par l'insertion du discours dans le monde » dit E. Benvéniste (*Problèmes de Linguistique Générale* T. II, p. 83). (Je me demande d'ailleurs s'il ne faut pas faire un pas de plus: « maintenant » serait non pas un shifter comme chez Benvéniste, mais un performatif: ce serait l'énonciation de « maintenant » qui provoquerait le nouveau maintenant, soit le passage du temps; parler ferait passer le temps. S'il fallait retenir cette hypothèse on voit tout de suite à quelle étrange logique elle conduirait puisque dans la définition d'un performatif le renouvellement du présent est déjà impliqué). Je sais bien que certains physiciens pourraient objecter que grâce à la cybernétique et la théorie de l'information le langage est lui-même intégrable à la méthodologie scientifique. Cette position de retranchement est vaine puisque s'il est vrai qu'on peut cybernétiser presque tout le langage, il reste au moins ce point de résistance irréductible: on ne peut pas cybernétiser l'énonciation de « maintenant ». Les physiciens peuvent toujours

essayer, ils n'y arriveront pas. Ces allusions aux actes de langage me fournissent l'occasion d'adresser une question à la métaphysique. Pour celle-ci, le temps est un préalable à toute interrogation. Or, cette déclaration se présente elle-même comme un énoncé sur quelque chose qui serait le temps lui-même, indépendamment de son enracinement dans une langue. De tels énoncés n'ont-ils pas quelque chose de performatif? Ce qui est préalable dans l'interrogation n'est-ce non pas le temps mais le langage? Ainsi, non seulement le passage d'une langue à une autre, mais aussi le passage de la pratique langagière à une autre pratique induirait des transformations sur ce que le français nomme « temps ».

-

Pourquoi cette remarque? C'est bien sûr parce que la position de la métaphysique sur le temps comme nous précédant toujours va à l'encontre de l'accent mis ici sur la pratique. Ma position est, dans la mesure où je la connais, la suivante. Certes, il y a toujours du préalable ou de l'Ouvert et, comme dit P. Ricoeur « une limite sur laquelle la pensée vient sans cesse se briser » (*Le Temps et les Philosophes* p. 28) et à un certain niveau de l'analyse cet ouvert c'est le temps. Mais plus fondamentalement cet ouvert ce sont les pratiques dans lesquelles nous sommes engagés et si à un moment donné de l'analyse la limite évoquée par Ricoeur c'est le temps, à une étape ultérieure de la recherche cette limite pourrait ne plus être ce qu'aujourd'hui nous nommons le temps.

L'ordre symbolique qui nous garantit l'accès à la temporalité est chronologiquement très jeune, à peine quelques centaines de siècles. Peut-on alors croire que d'ici 100 siècles (c'est l'âge de la civilisation), 700 siècles (c'est la date du début de la prochaine ère glaciaire) ou 45 millions de siècles (c'est la date présumée de l'extinction du soleil) ou deux milliards de siècles (c'est la date présumée de l'extinction de la Galaxie) le temps sera encore tel que nous le connaissons? Vraisemblablement pas; c'est en tout cas le pari que je ferais.

Alors autant mettre à profit cette logique retorse de la transformation du temps au cours du temps pour la découvrir le plus tôt possible. Je me référerai encore à Freud: avant l'invention par lui de l'inconscient, par définition le psychisme était identifié à la conscience, il n'y avait pas à sortir de là; gardons-nous par conséquent d'identifier de manière trop définitive le temps avec ce qu'il peut y avoir d'indépassable dans l'expérience (humaine). Cela termine ma question adressée à la métaphysique.

La science, donc, en son état actuel ignore par méthode tout ce qui n'est pas du temps chronologique. Mais elle serait bien capable d'appliquer un renversement copernicien non pas à ses objets d'étude, mais à sa propre méthodologie de l'approche du temps. Je voudrais l'illustrer par une allusion à la mécanique quantique dont l'épistémologie est bien plus intéressante et plus révolutionnaire que celle de la théorie de la relativité, et qui est actuellement en pleine ébullition. La discussion porte sur la nature de l'acte de mesure. Formellement il a, en mécanique quantique, la même structure qu'un acte de langage en linguistique: il crée ce qu'il constate². On avait longtemps bredouillé des énoncés aussi obscurs qu'approximatifs: l'acte de mesure « perturberait » le phénomène, celui-ci aurait des aspects « complémentaires ». Le récent théorème de Bell, confirmé depuis par des expériences, est formel: avant la mesure il n'y a pas de phénomène, la grandeur que l'on observe n'a aucune valeur assignable que la mesure viendrait seulement enregistrer, constater (J. Bell, *Lettres Epistémologiques* no 9, Institut de la Méthode, Lausanne, 1976)³.

Je ne cacherai pas que la présentation que je donne ici est formellement contestée par une minorité de physiciens. Les discussions sont en cours et il n'y a pas encore de consensus définitif. L'interprétation ici rapportée a fait dire à certains que c'est la conscience d'un phénomène par le sujet observateur qui crée ce phénomène; c'est une formule provocante, mais c'est exactement ce que semblent exprimer les équations. Or, cette intervention de la subjectivité, si elle se trouvait confirmée, nous intéresserait puisque c'est par là que pourrait peut-être s'introduire l'aspect non chronologique du temps, le passage du temps. J'ai cité cet exemple pour montrer que ce qu'on appelle la science n'est pas figé une fois pour toutes et pourrait éventuellement subir des réorientations vis-à-vis des problèmes fondamentaux du temps. Tout en restant circonspect vis-à-vis de la science, ne le perdons par conséquent pas tout à fait de vue.

Ni la métaphysique ni la science ne sont donc satisfaisantes pour une approche pratique de la temporalité. Entre ces deux extrêmes, seules certaines zones comme la psychanalyse ou la psychosomatique sont, pour l'instant, dans la situation intermédiaire de pouvoir à la fois tenir un discours sur la temporalité et d'être une pratique liée à ce discours.

² La similitude ici suggérée est-elle purement formelle ou bien révèle-t-elle quelque chose de réel? Je ne le sais pas.

³ Avenue de la Cour, 155 Lausanne.

Remarquons que leur concept-clé, la pulsion, possède précisément la caractéristique que j'avais auparavant prêtée au temps, à savoir d'avoir une double face psychique et matérielle. Or, qui plus est, la temporalité en tant qu'elle est perpétuel relancement du présent, a justement quelque chose de pulsionnel, de même d'ailleurs que la pulsion freudienne a quelque chose de temporel. Je ne veux pas m'étendre sur ce sujet, les rapports entre temps et pulsion sont suffisamment évidents. Je voudrais simplement suggérer qu'il y a une certaine cohérence, à mon avis, prometteuse et pas encore pleinement explorée dans les rapports entre temps et pulsion⁴ dans une discipline qui justement a une pratique.

Dans un autre ordre d'idée, le langage doit sa prolifération à l'extraordinaire souplesse de ses rapports acoustique et scriptural. Qui nous dit ce que deviendront les possibilités grandissantes de techniques comme la vidéo et tous les supports informatiques? Si aujourd'hui elles sont encore des technologies, elles aussi gagnent en souplesse et vont corrélativement perdre leur caractère de techniques; elles seront aussi humanisées que le sont aujourd'hui le cinéma et les instruments de musique, avec en plus la possibilité d'un dialogue « en temps réel ». Qui nous dit que ce qui émergera de temps non chronologique de ces techniques sera encore ce que nous nommons aujourd'hui temporalité?

Je conclurai en me résumant que:

- La structure de la temporalité, ni même celle du temps, ne sont sans aucun doute immuable au cours du temps.
- Ce n'est pas à travers la pensée pure mais à travers des pratiques que ces questions peuvent avancer. Le temps est au cœur de la condition humaine, mais au-delà du temps comme condition de l'homme il y a les conditions du temps.

⁴ Puisque si les rapports entre pulsion et temporalité sont évidents, leur articulation théorique est loin d'avoir été faite de façon satisfaisante.